

Les mystères Cordier

**Tom Marmion († 28.6.2021)
et Bernadette Marmion**

[Ce qui suit est une tentative de reconstituer les quelques faits disponibles sur Herminie Cordier, la mère du Bienheureux Columba, et de brosser un tableau de sa vie de jeune fille avant son mariage avec William Marmion. Notre intérêt a été éveillé par un article – « L’Ascendance lorraine de Dom Marmion » de Dom Yves Chaussy OSB – dans le magazine *La Voix de Notre-Dame de Verdun* en 1959, qui mentionnait un lien précoce entre Dublin et la famille Cordier. Cela a suscité des recherches dans les registres paroissiaux et civils de Dublin du XIX^e siècle, ainsi que dans les répertoires des rues, avec des découvertes surprenantes.]

Sébastien Cordier - imprimeur parisien

Sébastien Cordier, grand-père de Joseph Marmion, futur bienheureux Columba, est né en Lorraine à Vaubecourt (Meuse). On sait peu de choses sur ses antécédents, mais il y a des références aux Cordier dans les archives de Vaubecourt. Il y a aussi le nom insolite de Sébastien – celui qui revient au fil des ans, traversant l’Irlande avec le temps. La date précise de naissance de Sébastien n’est pas connue ; c’était probablement vers 1755. Les registres réguliers ne commencent que vers 1756 dans l’Est de la France. Mais sa date de décès est sûre, constatée à Paris le 5 mars 1832 – il était âgé d’environ 77 ans.

Au cours des années 1770, Sébastien a dû suivre une formation d’imprimeur, mais on ignore où et comment. Être devenu imprimeur confirme qu’il a fait de bonnes études. Il a peut-être appris son métier à Paris car c’est là qu’il épousa Marguerite George en l’église Saint-Sulpice le 2 juillet 1779. Elle venait de la région de Nancy et ils eurent une fille, Marguerite-Catherine, qui épousa plus tard un Jean-Baptiste Camus à Vaubecourt et y vécut jusqu’à sa mort en 1832. (Elle acquit un nom supplémentaire de son vivant, faisant

d'elle Antoinette-Marguerite-Catherine – c'est un exemple de l'habitude des Cordier et des Marmion d'ajouter et de modifier des noms causant ainsi des difficultés aux chercheurs !). Marguerite George est décédée entre 1780 et 1790.

Sébastien se remarie le 24 août 1790. Son deuxième mariage est à Riche, village près d'Haboudange dans le département de la Moselle. Sa nouvelle épouse était Catherine Claude. Nous ne savons pas comment ni quand ils se sont rencontrés mais le nom de famille est courant dans cette région. Certaines familles Claude semblent avoir été impliquées dans les services postaux et de livraisons. Sa famille était peut-être mieux lotie que celle des Cordier, bien que maintenant Sébastien ait peut-être amélioré son statut d'imprimeur parisien. La naissance de Catherine est signalée en 1769, elle avait donc 21 ans quand ils se sont mariés; Sébastien avait environ 35 ans.

Sébastien et Catherine s'installent à Paris dans la rue Neuve Saint-Martin. C'était dans le 2^e arrondissement, un quartier central réputé pour ses nombreux petits commerces et lieux de travail. De nombreuses familles vivaient au-dessus de leur lieu de travail, comme probablement Sébastien. Les Cordier sont restés dans ce quartier pendant près de soixante-dix ans, effectuant de fréquents déménagements. Dans les premières années, le quartier était aussi boueux et sale que d'autres parties de la ville, mais au fil du temps, les payages de rue ont considérablement changé pour le mieux, avec l'ajout de nouveaux bâtiments, trottoirs et galeries marchandes. La Bourse, l'Opéra et d'autres bâtiments prestigieux sont construits. Au milieu du XIX^e siècle, le quartier s'est transformé.

Le 19 décembre 1792, leur premier enfant arrive; il fut baptisé le même jour à Saint-Nicolas-des-Champs, leur église paroissiale et nommé Jean-Sébastien. Dom Yves Chaussy précise que son parrain était Jean Lucas, imprimeur, et la marraine était Jeanette Dever (?) épouse de Michel Fleuderer, peintre de miniatures. Lucas est noté comme associé de Sébastien dans L'Annuaire des Imprimeurs jusqu'en 1806, ce qui confirme que Sébastien s'était installé dans son métier; Fleuderer est mentionné car il existait des portraits de Sébastien et Catherine datés de 1815 qu'il a probablement peints. Le 21 janvier 1805 naît un deuxième fils : Philippe-Nicolas. Ces garçons sont répertoriés dans le document « Succession » de Sébastien de 1832. Deux filles du second mariage sont également répertoriées : Catherine-Flore et Marie-Anne. Nous n'avons pas de dates de naissance pour ces filles, mais elles peuvent être calculées avec plus ou moins de précision. En dehors de cela, leurs histoires sont quelque peu floues, mais Catherine-Flore est importante car,

compte tenu d'un changement de nom, elle pourrait être Herminie, la mère de Joseph Marmion. La troisième fille répertoriée, Antoinette-Marguerite-Catherine, est la fille de Sébastien issue de son premier mariage. La famille de Sébastien, vivant à Paris, n'était pas au courant de son décès récent le 6 juin lorsqu'ils se sont réunis pour rédiger la « Déclaration de succession de Sébastien Cordier » le 18 juillet 1832 – elle est répertoriée comme vivante toujours à Vaubecourt. Cela peut suggérer que si les Cordier étaient une famille très unie, à cette époque les voyages étaient difficiles et les nouvelles voyageaient lentement.

Jean-Sébastien a une formation d'imprimeur, son jeune frère Philippe-Nicolas de compositeur. On peut deviner que l'aîné a terminé son apprentissage vers 1812; Philippe-Nicolas a peut-être obtenu son diplôme vers 1825. Tous deux semblent avoir travaillé avec leur père jusqu'à sa mort en 1832. Jean-Sébastien reprend alors l'imprimerie mais décède quatre ans plus tard. Philippe-Nicolas en assure la direction jusqu'au début des années 1870. Aucun des deux fils ne s'est marié et nous n'avons entendu parler d'aucune progéniture.

Dans son article de *La Voix de Notre Dame de Verdun*, Yves Chaussy retrace la succession des logements occupés par Sébastien et Catherine Cordier après la rue Neuve Saint Martin : en 1805, ils se trouvaient au 488 rue Favart. Ici, ils ont vécu pendant 15 ans. En 1823, ils étaient au 124 rue Montmartre, mais avaient déménagé au 8 rue Thévenot en 1826. C'est dans cette maison que Sébastien mourut le 5 mars 1832; il est inhumé deux jours plus tard au cimetière du Père-Lachaise. Après que Jean-Sébastien, le fils aîné, ait repris l'affaire, il déménage atelier et maison au 24 rue Ponceau en 1835. Catherine et Philippe-Nicolas vivent avec lui, mais ses sœurs cadettes ont quitté la maison quelques années auparavant. Le 10 novembre 1836, Jean-Sébastien meurt à l'âge de 44 ans. Philippe-Nicolas prend alors la relève et continue à vivre à cette adresse. Sa mère, Catherine Claude, y décède le 4 novembre 1851, elle a 82 ans. En 1857, Philippe-Nicolas, toujours imprimeur en activité, s'installe au 49 faubourg Saint-Denis (10^e arrondissement). Il meurt là à l'âge de 70 ans le 8 mars 1875 et est inhumé au cimetière de Saint-Ouen, Seine-Saint-Denis. Yves Chaussy pense qu'une telle série de déménagements suggère que la famille n'était pas aisée; comme une pierre qui roule, ils ont amassé peu de richesses.

Les Cordier du *deuxième* lit ont grandi dans des temps troublés ; pour Sébastien et Catherine, mariés un an après le déclenchement de la Révolution française, la vie a parfois dû être une question de survie pendant la longue

période de troubles qui suivit. Louis XVI et la reine meurent en 1793, entraînant la Terreur, le Directoire, l'Empire napoléonien et ses guerres culminant à Waterloo en 1815. Au milieu des bouleversements politiques de l'époque, les imprimeurs jouèrent un rôle important. Il y a eu beaucoup de débats publics et une grande partie s'est déroulée à l'aide d'imprimés : tracts, pamphlets, journaux, publications de toutes sortes. Ici et là, on aperçoit Sébastien avec, plus tard, son fils Jean-Sébastien qui s'en mêle. On se doute qu'il fallait être à la fois agile et discret, soucieux de rester du bon côté de la loi et de savoir comment soufflait le vent. Cela pouvait être difficile pour un imprimeur, perdre sa licence pourrait être désastreux.

Mais lorsque les temps sont incertains, les gens apprennent la discrétion et les actifs sont souvent cachés. Pendant les premières années de la révolution, il a dû être difficile de maintenir la solvabilité d'une petite imprimerie; la survie était primordiale. Il y avait des vicissitudes de toutes sortes à gérer. Par exemple, un rapport de police rapporte que Sébastien a perdu son entreprise à la suite d'un décret de 1810 réduisant le nombre d'imprimeurs – s'agit-il d'une répression politique ? Quoi qu'il en soit, il a eu l'astuce de s'arranger avec un imprimeur du nom de Nozan, 9 rue de Cléry, pour louer ses presses au nom de Nozan et continuer. Cet arrangement est qualifié comme « un peu singulier » dans le rapport et semble avoir perduré pendant un certain temps. Vers 1812, la vie était peut-être devenue plus facile; plus tard, il y a eu la période post-Waterloo de stabilité et de croissance économique. Jean-Sébastien travaillait probablement maintenant avec son père et, dans les années 1820, Philippe-Nicolas commença à apporter sa contribution. Cela aurait dû aider les finances de la famille. Au bout de trente ans, Sébastien a su s'adapter avec finesse à l'évolution de la France.

Après 1815, pendant les premières années de la Restauration, la perspective d'une monarchie constitutionnelle émerge en France et la presse devient relativement libre pendant quelques années. L'imprimerie et l'édition ont prospéré et de nombreux nouveaux organes sont apparus. Mais cela ne veut pas dire que la presse n'était pas réglementée : il y avait une pléthore de contrôles, exercés ou tenus en réserve selon les politiques en cours. Par exemple, les éditeurs de grands journaux étaient obligés de verser une caution pouvant aller jusqu'à 200.000 F ; toutes les copies devaient être soumises pour vérification ; les imprimeurs avaient besoin d'une licence pour travailler et pouvaient se voir confisquer leurs presses si leur travail n'était pas conforme. C'était l'affaire d'un imprimeur de connaître la loi et comment la contourner.

Les Testaments Cordier

Selon le Père Chaussy, trois documents parisiens subsistent du début des années 1830 : la notification du décès de Sébastien, la déclaration de succession suite à son décès et le testament que Jean-Sébastien rédigea juste avant sa mort en 1836. Ceux-ci renseignent sur la famille, bien qu'en ce qui concerne les filles, elles rendent les choses tout sauf claires.

L'avis de décès : C'est la source d'une grande partie des informations déjà données sur les Cordier et les Claude. On le trouve aux Archives de la Seine, daté du 13 février 1833.

La déclaration de succession : Ce document, daté du 18 juillet 1832, donne des informations sur les héritiers et la succession de Sébastien. Il est signé par Jean-Sébastien et se lit comme un compte dressé par un notaire. (La source : Archives de la Seine D 97-3630 988). Six héritiers sont répertoriés :

- Jean-Sébastien Cordier, imprimeur, 8 rue Thévenot, Paris, agissant en son nom propre ;
- Philippe-Nicolas Cordier, compositeur, même adresse ;
- Catherine-Flore Cordier, mercière/marchande de nouveautés, résidant à Dublin, Irlande ;
- Marie-Anne Cordier, résidant à Dublin ;
- Antoinette-Marguerite-Catherine Cordier, demeurant à Vaubecourt (Meuse) ;
- Catherine Claude, 8 rue Thévenot, Paris, veuve.

Le document précise que les cinq enfants obtiennent chacun un cinquième de la succession. Le droit légal de la veuve est respecté. Une petite somme d'argent est mentionnée.

Le testament de Jean-Sébastien : Celui-ci a été préparé le 15 octobre 1836, peut-être en prévision de son décès survenu dans le mois. Il a été enregistré le 18 novembre 1836. Il y est indiqué qu'il est imprimeur licencié, seul propriétaire du fonds de commerce, du capital et de l'achalandage, et de la licence ; les droits de sa mère sont exceptés et doivent rester inchangés. Il désigne comme son légataire unique Philippe-Nicolas, le frère qui habite avec lui, dirige son imprimerie et à qui seul il lègue tous ses biens à compter de la date du décès à l'exclusion de tous autres. Plus précisément, il déshérite à quelque degré que ce soit toutes ses relations collatérales. En bas du document figure un addendum daté du 15 novembre 1836. Celui-ci déclare que Catherine Claude cède volontairement à son fils Philippe-Nicolas ses droits à la licence d'impression. En marge est noté le décès de Jean-Sébastien le 10 novembre

1836. Philippe-Nicolas a continué à faire du commerce sous la licence de Jean-Sébastien pendant des années, ne prenant apparemment pas la peine de se la faire transférer.

Ce qui précède en dit long sur les frères : leurs compétences, la manière dont ils ont collaboré pour développer l'entreprise, leurs relations avec leur mère. Il ne serait pas surprenant de constater que Catherine Claude était une personne énergique qui a joué un rôle actif dans la maison d'édition. Notre expérience de l'édition et de l'imprimerie suggère que de nombreux travailleurs auxiliaires étaient employés : plieuses, metteurs en page, brodeuses, etc. Le papier devait être acheté, coupé et stocké. Il y avait des livraisons à faire et des comptes à tenir. Les commandes d'impression ne sont pas livrées en lots standard avec des dates d'achèvement pratiques – une entreprise d'embauche existe au jour le jour avec des travailleurs engagés et licenciés à court terme. Toute la famille était probablement impliquée s'il y avait une date limite, avec Catherine une participante active.

Mais le changement vient vite. Vers 1837, le tableau des Cordier de la rue Ponceau est devenu plus solitaire. Il ne reste que deux Cordier, Philippe-Nicolas et sa mère Catherine. Le vieux Sébastien est enterré depuis cinq ans ; Jean-Sébastien est également décédé, mourant assez jeune. Antoinette-Marguerite-Catherine, la belle-fille de la lointaine Vaubecourt, est également décédée. Les deux filles, Catherine-Flore et Marie-Anne, ont quitté la maison et se sont installées en Irlande. La veuve de Sébastien, Catherine, est toujours occupée, une femme forte et capable qui va vivre encore quatorze ans. Philippe-Nicolas reste célibataire. Il n'y a pas de jeunes de la famille. Il n'y a que les voix des employés : un deuxième imprimeur, des femmes et des filles qui coupent, plient et assemblent, peut-être un adolescent ou deux pour faire passer des messages.

C'est pourquoi notre attention se déplace maintenant de Paris vers Dublin. Nous nous intéressons aux antécédents de Joseph Marmion, et ils restent notre objectif. Dans notre recherche, nous allons errer assez loin, trop conscients de l'avertissement du Père Chaussy, dans *La Voix de Notre Dame de Verdun*, sur la difficulté causée par les Lorrains avec leur penchant à changer leurs noms de baptême ! Ce n'est que trop vrai dans le cas des Cordier (avec un clin d'oeil pour nous rappeler l'habitude du Bienheureux Columba de donner des surnoms à ses amis).

‘Les Demoiselles Cordier’ – la mode parisienne à Dublin

L'histoire un peu charmante de la rencontre entre William Marmion et Herminie Cordier alors qu'Herminie rendait visite à sa sœur Marie à Dublin

n'est pas tout à fait exacte. Comme le raconte la biographie de Raymond Thibaut sur l'Abbé Marmion, ils se sont rencontrés par hasard au consulat de France à Dublin. Bien que cette rencontre et la romance éclair qui a suivi aient bien pu se produire, des recherches dans les registres paroissiaux irlandais et les annuaires des rues de Dublin indiquent que les filles Cordier étaient présentes dans la ville environ vingt ans avant le mariage d'Herminie avec William. 'Flora Cordiers' (sic) est marraine de Peter Richard Lalouette en mars 1828, 'Maria Cordier' épouse Donald Campbell à Dublin en 1830 ; deux autres baptêmes Lalouette suivent avec, comme marraine, 'Marie Campbell' en 1832 et 'Herminie Corder' (sic) en 1836. Et il y a une mention chaque année – et une seule – du nom 'Cordier' dans les annuaires des rues de Dublin et almanachs entre 1833 et 1848, ce qui suggère qu'à cette époque il n'y avait pas d'autre résident à Dublin portant ce nom.

Et on commence par un problème de nom ! La mère de Joseph était Herminie, mais où est-elle dans le testament de Sébastien ? La première fois que nous voyons le nom est dans l'acte de baptême Lalouette de 1836. Il ne fait aucun doute que la mère de Dom Columba s'appelait Herminie, et en temps voulu ce fut un nom transmis dans la famille, comme beaucoup d'autres avant et après cette génération : Marie, Sébastien, Philippe, Flore, Flora ou Florence, Rose et John pour ne citer qu'eux. Mais d'où vient Herminie ? Ce n'est pas un nom que nous avons rencontré auparavant dans cette famille, bien qu'il soit assez courant en Lorraine, la région natale de Sébastien Cordier et de Catherine Claude. Il n'y a pas d'Herminie dans la maison parisienne, comme indiqué dans le document de succession. Il nous reste plusieurs questions :

- Qui était Herminie ?
- Pourquoi Catherine-Flore figure-t-elle avant Marie-Anne dans la déclaration de succession 1832 ? Était-elle l'aînée ?
- Pourquoi est-ce Catherine-Flore, et pas aussi sa sœur, qui est décrite comme « vendeuse de nouveautés » ?
- Pourquoi n'y a-t-il aucune référence à ce à quoi Marie-Anne travaille ?
- Pourquoi les filles de Sébastien sont-elles à Dublin ?

Qui était Herminie ?

Nous avons envisagé plusieurs scénarios possibles mais le plus plausible est qu'elle et Catherine-Flore soient une seule et même personne. Conformément à l'approche arbitraire des noms de baptême donnés en Lorraine, librement adoptés par la famille Cordier, Catherine-Flore, à un moment donné après son arrivée à Dublin, a décidé qu'elle voulait être connue sous le nom d'Herminie – peut-être pour la meilleure raison qu'elle aimait la sonorité de ce-

lui-ci (ou peut-être était-ce un nom ajouté à sa Confirmation ?). De plus, nous sommes frappés par le fait qu'Herminie et William ont nommé leur quatrième enfant Flora Herminie. Nous prenons cela pour refléter un désir de continuité, encapsulant les doubles « identités » de la mère.

Nous savons avec certitude qu'Herminie est décédée le 28 mars 1894 (et non 1893 comme indiqué dans les biographies). À sa mort, son âge est donné à 75 ans – cela indique 1819 comme date de naissance. Raymond Thibaut donne 1820. Étant donné que nous concluons ci-dessous que les filles sont probablement venues à Dublin vers 1827, cela signifierait que Catherine-Flore n'avait que 7 ou 8 ans lorsqu'elle est arrivée. Nous considérons cela comme improbable. L'hypothèse la plus probable est que l'âge enregistré au décès est erroné. On pourrait supposer qu'elle est née entre 1814 et 1817 pour les raisons suivantes : elle a épousé William Marmion le 21 avril 1847 à l'église St. Andrew's, Westland Row, Dublin et a eu neuf enfants dont Matthew, son plus jeune, est né le 24 octobre 1862 (pas 1863). 1862 est une date cruciale car elle permet une estimation fiable de l'âge au milieu de sa vie – il est peu probable que la mère de Matthew ait eu beaucoup plus de 48 ans lorsque son dernier enfant est né. En rétrospective, nous pouvons calculer une date de naissance possiblement 1814/1815 pour Herminie. Cela voudrait dire qu'elle avait 12 ou 13 ans lorsqu'elle est arrivée en Irlande et 79 ou 80 lorsqu'elle est décédée. Elle indique également un âge de 17 ou 18 ans au moment de la mort de son père en 1832, ce qui concorde beaucoup mieux avec le fait qu'elle était alors qualifiée de « marchande ». (Selon le calcul ci-dessus, elle aurait pu avoir environ cinq ans de plus que son mari, un écart d'âge qui n'est pas toujours agréable pour une femme; elle peut aussi avoir l'air plus jeune que son âge. Peut-être ceux qui ont fourni l'information au moment de sa mort ignoraient son âge véritable ou étaient charitables en entretenant sa petite vanité.)

La question suivante concerne également cette fille, Catherine-Flore. On pourrait supposer qu'elle est l'aînée des sœurs car elle figure en premier dans le document de succession. Le fait que sa demi-sœur aînée issue du mariage antérieur de Sébastien soit répertoriée en dernier va à l'encontre de cela, mais peut-être que la belle-fille de Catherine explique cette position. Cependant, il y a un fait bien plus important à introduire ici : Thibaut précise que « un gentleman écossais, Donald Campbell, lié à une grande maison d'importateurs de vins établie à Londres, avait été appelé pour affaires à Paris et y avait épousé Mlle Marie Cordier, fille d'un libraire royal de cette ville. Chargé d'établir une succursale de la firme londonienne, il vint à Dublin dans ce but ».

La Marie visée doit être Marie-Anne. Mais, nonobstant la possibilité d'une cérémonie à Paris, nous savons maintenant d'après les registres paroissiaux irlandais fiables que Marie (Maria) Cordier a épousé Donald Campbell, non pas une, mais deux fois le même jour – le 1^{er} juillet 1830 – à Dublin, d'abord dans la pro-cathédrale catholique, puis dans l'église protestante Saint Mary's, deux églises du centre de Dublin. Ces informations sont cruciales. Cela exige une réévaluation de pourquoi, quand et comment les filles Cordier sont venues à Dublin.

On peut deviner une raison pour laquelle Marie-Anne et Donald ont eu deux mariages le même jour : l'Acte d'émancipation des catholiques, adopté en 1829, était une loi qui a fait date, permettant un culte catholique ouvert après des années de tolérance réticente et de marginalisation par les autorités britanniques. Les deux, l'une catholique, l'autre protestant, étaient-ils prudents sur un nouveau territoire légal? Les témoins des deux mariages Campbell/Cordier, Peter Lalouette et Walter Doolin, sont identifiables dans le Dublin de l'époque, en tant qu'hommes d'affaires prospères – le premier en tant que « maître d'équitation » et le second en tant que charpentier et constructeur. Ces hommes sont intéressants en eux-mêmes et se retrouvent dans l'histoire de Cordier.

Quel âge avait Marie-Anne Cordier lorsqu'elle s'est mariée ? En tenant compte d'une date de naissance de 1803 (voir ci-dessous), elle aurait eu environ 27 ans. Elle disparaît des registres de Dublin peu après le mariage d'Herminie en 1847. Bien qu'il nous manque des informations sur sa vie entre 1848 et 1870, nous avons une date précise de sa mort le 6 mai 1870 à Paris et sépulture le lendemain au cimetière de Saint-Ouen. L'acte de décès mérite d'être cité pour plusieurs raisons :

[*Décès et Sépultures, Paris. n° 2226*]

Acte de décès, le 6 mai 1870

L'an 1870, le 6 mai à quatre heures (c'est-à-dire de l'après-midi).

Acte de décès constaté suivant la loi de Marie Anne Cordier, décédée ce matin à neuf heures, au domicile conjugal, faubourg Saint-Denis 49, sans profession, âgée de 67 ans, née à Paris, épouse de Donald Campbell, âgée de 68 ans, sans profession, sur la déclaration faite à nous officier de l'État Civil du dixième arrondissement par Philippe Nicolas Cordier, âgé de 65 ans, imprimeur, frère, faubourg Saint Denis 49, et Jules Cournay, libraire, âgé de 62 ans, rue de Jessaint 19, qui ont signé avec nous après lecture.

P. Cordier J. Cournay --- (illisible)

Son âge donné permet de calculer son année de naissance en 1803. L'adresse est celle de la maison où vit et travaille son frère Philippe-Nicolas, bien qu'elle soit qualifiée de « maison conjugale ». Elle est déclarée être l'épouse, et non la veuve, de Donald Campbell, dont l'âge est donné et qui doit lui avoir survécu, bien que le moment et le lieu de sa mort soient inconnus. Était-il présent à Paris quand elle est morte ? – nous ne savons pas. L'acte confirme aussi l'âge et le métier de Philippe-Nicolas.

Dans la Déclaration de Succession, c'est Catherine-Flore seule qui est désignée comme la « marchande de nouveautés », mais avec les âges calculés ci-dessus, cela doit être faux. Elle ne devait pas avoir plus de 17/18 ans en 1832, et devait être au tout début de son adolescence lorsqu'elle est arrivée à Dublin. Il faut donc que ce soit Marie-Anne, la sœur aînée, qui était la « marchande », avec vraisemblablement un statut plus élevé dans l'entreprise que Catherine-Flore – qui pourrait néanmoins être décrite de la même manière. Une erreur comme celle-ci est surprenante dans un document formel, mais à la réflexion on peut comprendre comment cela a pu arriver. Premièrement, le document portait sur la succession à l'imprimerie. Il s'agissait des deux fils et de la veuve; les filles ne sont que des héritières accessoires et mineures dans la disposition de la succession. Deuxièmement, la personne qui a rédigé le document était probablement un avocat qui ne connaissait pas bien les Cordier et qui écrivait ce qu'on lui disait. Les informations sur les filles étaient sans importance, d'où la confusion.

Que peut-on présumer de Marie-Anne ? Elle venait d'une famille modestement aisée et d'un ménage habitué au commerce et aux échanges. On peut supposer qu'elle n'a pas eu d'éducation formelle – son éducation aurait été la préparation habituelle au mariage mais avec la particularité supplémentaire que, venant d'une famille d'imprimeurs, elle était probablement assez alphabétisée, voire bonne lectrice. Il est probable qu'elle était une bonne couturière, comme la plupart des filles de son niveau social. Si elle avait du flair et de l'ambition, pourquoi ne pas se lancer dans le commerce du ruban et de la dentelle, la clé de l'habillement à la mode ? Vivant au cœur du « deuxième », elle serait intéressée et « au fait » avec les modes et le style actuels. Pourquoi ne pas devenir « marchande de nouveautés » ? Était-ce quelque chose qu'elle pratiquait à Paris ? Son avenir à Dublin au début des années 1830 accredité une telle supposition.

Pourquoi les filles ont-elles déménagé à Dublin ? Nous ne savons pas. Mais un lien peut être Donald Campbell, l'homme que Marie-Anne devait épouser. Il était dans le commerce du vin et devait voyager régulièrement en

France dans le cadre de ses affaires. Peut-être que leurs chemins se sont croisés à Paris et qu'ils ont vu les possibilités de combiner son expérience du commerce avec la France et la connaissance de Marie-Anne de la mercerie et du marché de la mode. D'après des preuves ultérieures, il semble qu'il y avait une assez grande ouverture à Dublin pour la chapellerie et la couture. Marie-Anne était bien placée pour apporter « le beau monde » à Dublin, à cette époque la deuxième ville du Royaume-Uni. Il est frustrant de constater que, mis à part les actes de mariage, le nom de Donald Campbell n'apparaît nulle part dans les actes de Dublin, mais d'autres noms de famille reviennent fréquemment et utilement.

Un de ces liens utiles pourrait être la famille Lalouette de Dublin. Un homme portant ce patronyme, inhabituel en Irlande, a été témoin du mariage de Marie-Anne et de Donald Campbell, et sa relation avec les Cordier s'est poursuivie pendant plusieurs années avant et après à travers les baptêmes de ses enfants. Qui étaient les Lalouette ? Probablement d'origine française, ils étaient à Dublin depuis le milieu des années 1700 et semblent avoir été concernés par le commerce des chevaux et l'équitation. La famille dirigeait une école d'équitation prospère, ainsi qu'une entreprise de location de chevaux et de carrosses, située juste à côté de l'artère principale de Dublin, Sackville Street, à côté du bureau de poste général; plus tard, ils se sont diversifiés dans le secteur funéraire, gagnant une mention dans « Ulysse » de James Joyce. Un certain Peter Lalouette donna des spectacles équestres au Theatre Royal Dublin en 1802.

Y avait-il une branche parisienne de Lalouette qui connaissait les Cordier à Paris ? De nombreux émigrés français, fuyant la Révolution et ses conséquences, s'étaient installés dans des villes comme Londres, et Dublin avait aussi sa part – l'Irlande avait depuis longtemps des liens avec la France en matière de religion, de politique et de commerce. (L'existence d'un consulat français à Dublin au début du XIX^e siècle souligne l'importance de ces liens et indique la présence probable d'une assez nombreuse communauté franco-phone dans la ville.) En parcourant les registres paroissiaux irlandais, le nom de Lalouette revient, plusieurs fois en conjonction avec celui de Cordier.

Le 16 mars 1828, un enfant de Peter Lalouette est baptisé dans la pro-cathédrale catholique. Cette église avait été consacrée par l'archevêque de Dublin en 1825 en attendant la construction d'une cathédrale propre au principal diocèse du pays. L'intérêt particulier de ce baptême est que l'un des parrains est « Flora Cordiers ». Malgré l'orthographe imprécise du nom de famille, il s'agit sans aucun doute de la sœur cadette de Marie-Anne et c'est la preuve

que les filles Cordier étaient à Dublin plus tôt qu'on ne le pensait. Si « Flora » était une marraine à la mi-mars 1828, il est probable que les sœurs étaient arrivées en Irlande en 1827 ou même avant. La jeunesse de la marraine est surprenante – 12 ou 13 ans. Inviter un jeune à agir comme parrain suggère que les Cordier étaient déjà des amis proches de la famille Lalouette (on rappelle ici que le futur Bienheureux était devenu parrain de sa propre nièce à l'âge de 12 ans, en 1870!). De plus, ce baptême était le premier de plusieurs impliquant les sœurs : en 1832, Marie Campbell est la marraine d'un autre enfant Lalouette, et en 1836, le registre pro-cathédrale nomme « Hannah Corder » comme marraine d'un autre baptême Lalouette. Cette fois, le nom est brouillé dans la version imprimée transcrite du dossier mais il s'agit sans doute de la plus jeune des sœurs – cette entrée est particulièrement intéressante car la version manuscrite est bien 'Herminie' – c'est la première fois que ce nom est utilisé dans les registres pour désigner Catherine-Flore.

Comment les filles Cordier subvenaient-elles à Dublin ? Elles sont probablement émigrées avec des fonds suffisants pour leurs besoins immédiats mais, même si elles étaient associées à Donald Campbell, elles auraient eu besoin d'un revenu indépendant quelconque après un certain temps. L'installation a dû être un défi : leur langue était le français et les gens et l'environnement devaient sembler assez étranger. Il aurait fallu plusieurs mois pour démarrer une entreprise, même si les perspectives favorisaient la vente de « nouveautés » : rubans, dentelles, boutons, accessoires, etc. Il faut du temps pour connaître le marché, s'y faire une entrée et se faire connaître. Il est peut-être plus probable que les sœurs aient d'abord décidé d'utiliser leurs compétences en tant que couturières, employées par quelqu'un d'autre. Elles pourraient offrir leur connaissance de l'actualité de la mode parisienne et auraient dû certainement être appréciées pour leur cachet français. Sur une telle base, elles pouvaient éventuellement s'être installées seules.

Des almanachs et des annuaires sont publiés à Dublin depuis longtemps. Les premiers almanachs remontent au milieu du XVII^e siècle; *Watson's The Gentleman and Citizen's Almanack* date de 1729. Un almanach était une publication, généralement publiée chaque année, répertoriant et prévoyant les événements. Il fournissait des informations utiles, mises à jour chaque année, pour la vie à la campagne et en ville: dates de plantation, horaires des marées, etc. Un annuaire était un guide de la ville, comprenant généralement un index des rues. Il répertorie les commodités et classe les informations sur les commerçants, les fabricants et les fournisseurs. Le *Dublin Directory*, *Pettigrew and Oulton's Register*, *Wilson's Dublin Directory* ont parus chaque

année durant des décennies. Habituellement, ils étaient émis par des imprimeries et occupaient les travaux pendant les périodes creuses. Source de revenus stables, ils étaient recherchés en raison des informations commerciales et publicitaires utiles qu'ils fournissaient. Ils étaient également appréciés pour leurs nouvelles potins. Les chercheurs les trouvent inestimables car ils fournissent une mine d'informations détaillées sur la vie quotidienne. Le plus connu de tous les annuaires était *Thom's Directory*, un recueil massif qui a survécu jusqu'au 20^{ème} siècle, apparaissant pour la première fois vers 1859.

En 1833, *The Gentleman and Citizen's Almanack (Watson's)* répertorie une nouvelle entrée : « Les Demoiselles Cordier, Milliners and Dressmakers », sur Bachelor's Walk, une rue centrale de Dublin, et en 1834, c'est *Pettigrew and Oulton* qui répertorie le même établissement, en ajoutant « de Paris » au titre. Il ne fait aucun doute que les «Demoiselles» sont Marie-Anne et Catherine-Flore. Elles se sont imposées comme des entrepreneurs à part entière – et elles n'oublient pas de mentionner leur cachet parisien. N° 4 Bachelor's Walk est un bâtiment important de quatre étages avec une belle porte à côté d'un magasin à double façade avec sa propre entrée. Partageant les lieux en 1834, R. et J. Aylmer, marchands de vin – un lien avec Donald Campbell peut-être ? Il est intéressant de noter que Walter Doolin, témoin du mariage de Donald Campbell et de Marie-Anne en 1830, est établi au 15 Bachelor's Walk, l'une des premières maisons sur le quai en contrebas de l'artère principale de la rue Sackville.

Les sœurs Cordier sont restées à Bachelor's Walk pendant une dizaine d'années, mais le moment où elles se sont installées à cette adresse n'est pas certain. Si la première entrée apparaît dans l'édition de 1833 de l'annuaire de Watson, il est raisonnable de supposer qu'elles étaient en affaires là-bas en 1832. L'annuaire devait avoir les données de la prochaine édition bien en main l'année précédente, afin d'apparaître dans les rues au début de 1833. Cela raccourcit probablement la période pendant laquelle les soeurs ont travaillé pour une autre couturière. Vivaient-elles au-dessus de leur atelier ? – Très probablement. C'est un grand bâtiment et ils ont peut-être loué plusieurs étages, laissant le rez-de-chaussée à R. et J. Aylmer. Disposer d'une entrée indépendante donnant sur l'escalier aurait rendu les pièces du premier étage directement accessibles à leurs clientes de couture et de chapellerie, avec d'autres pièces pour la couture et l'essayage. Le logement était peut-être à l'étage supérieur. Le déménagement en 1843 dans la rue plus à la mode de Westland Row, près de l'université et du chemin de fer, indiquerait que l'entreprise était prospère. La maison, maintenant n° 26, est à quelques portes de

celle alors occupée par un médecin bien connu, Sir William Wilde, où son fils plus célèbre Oscar est né plus tard. (Le constructeur de plusieurs maisons à Westland Row était Walter Doolin, leur ancien voisin de Bachelors Walk et témoin du mariage de Marie). Mais en 1848, « Les Demoiselles Cordier » se trouvent dans la rue D'Olier, près du centre-ville – Marie dirigeait-elle seule l'entreprise, tandis qu'Herminie et William Marmion vivaient dans la rue Brunswick, au coin de Westland Row ? Une possibilité. 1848 voit la dernière mention des « Demoiselles Cordier » dans un annuaire de Dublin. Marie est-elle alors revenue en France pour s'occuper de sa mère malade, décédée en 1851 ? Et vivait-elle toujours avec Donald Campbell, qui est mentionné comme son mari dans son avis de décès parisien de 1870 ? Il n'y a aucune trace d'enfants Campbell.

Alors que Marie-Anne disparaît de la scène dublinoise après 1848, la vie de sa sœur Catherine-Flore/Herminie et de ses enfants est bien documentée dans les biographies et surtout dans les registres : leurs naissances, baptêmes, mariages ou entrées dans la vie religieuse, décès – les dates peuvent être trouvées dans les archives irlandaises pour la quasi-totalité d'entre eux. Mais on ne sait presque rien sur la personnalité d'Herminie. La photo de famille dans la biographie de Dom Thibaut montre une dame à l'allure plutôt sévère, mais elle devait avoir un côté plus léger. Nous savons que ses filles étaient très musiciennes, fréquentant la Royal Irish Academy of Music, avec Mary membre de la chorale Pro-Cathedral et remportant des prix de chant. Herminie était évidemment une bonne épouse et mère, une femme au foyer capable et profondément religieuse, comme en témoigne l'entrée de quatre de ses enfants dans la vie religieuse. Malheureusement, il n'y a pas d'anecdotes familiales pour compléter le tableau. Elle est mentionnée dans plusieurs annuaires de rue comme professeur de français – cela impliquerait des individus venant à la maison pour des cours de conversation; elle est également mentionnée comme tutrice de français à la maison du vice-roi, le principal représentant du gouvernement britannique en Irlande, tout près dans le Phoenix Park. L'enseignement a peut-être servi de source de revenus supplémentaire et de moyen de maintenir ses compétences linguistiques. (Il est intéressant que les premières observations concernant le Bienheureux Columba signalent sa mauvaise maîtrise du français – avec une mère française, cela semble peu probable. Peut-être était-ce son accent irlandais qui était en cause plutôt que sa connaissance de la langue).

Ses dernières années ont dû être assez solitaires. En 1878, lorsque William meurt à l'âge de 58 ans, quatre de ses enfants sont déjà entrés en religion

(Lizzie, Flora, Rose et Joseph); sa fille aînée Mary est mariée et a une jeune famille. En 1886, ses fils Francis et Matthew se marient (le célébrant dans les deux cas étant leur frère aîné Joseph), et plus tard cette année-là, Joseph quitte Dublin pour Maredsous. Bien qu'il y ait des petits-enfants, ils ne sont pas à proximité – Mary et Frank vivent chacun à la périphérie de Dublin, et Matthew vit à Dungannon dans le nord de l'Irlande. Ainsi, pendant les huit dernières années de sa vie, on peut l'imaginer ne vivant qu'avec Catherine O'Sullivan (« tante Kate », la demi-sœur de William Marmion qui avait vécu avec la famille pendant de nombreuses années) ; elle meurt dans une maison de retraite au 38 Belvedere Place, Dublin le 28 mars 1894. « Tante Kate » meurt en 1904. Herminie est enterrée au cimetière de Glasnevin à Dublin, avec son mari William, ses fils Francis et Matthew, et son gendre Stephen Joyce.

[Des petits points d'intérêt : William Marmion travaillait pour une firme de marchands de maïs et de marchands de bétail appelée Branigan et Bryson – Denis et Mary Sarah Bryson étaient le parrain et marraine de Joseph/Columba. L'acte de décès de William indique sa profession de « comptable » ; l'acte de décès d'Herminie indique qu'elle était la « veuve d'un marchand ».]

Le nom d'Herminie a survécu pendant deux autres générations: Flora Herminie (plus tard sœur Laurenza), née en 1853, quatrième enfant de William et Herminie, et Mary Herminie Joyce, fille de Mary Marmion et Stephen Joyce – les parrains de son baptême en 1870 étaient la grand-mère du bébé, Herminie Marmion, écrite dans l'acte de baptême comme 'Hermunie (sic) Margaret Marmion' (Margaret étant encore un autre nom ajouté !), et l'oncle du bébé, Joseph Marmion, c'est-à-dire Dom Columba, alors âgé de 12 ans. Cette Mary Herminie est présente à la mort de son père, Stephen Joyce, à Dublin en 1900; elle figure plus tard dans la Correspondance de Dom Columba sous le nom d'« Annie » (une lecture erronée du plus probable « Minnie », abréviation d'Herminie). En tant que parrain, l'Abbé lui aurait porté un intérêt particulier. Elle est décédée célibataire dans le Cheshire, Angleterre en 1932.

[Une note finale – et une coïncidence intéressante: la marraine des baptêmes des deux derniers enfants de William et Herminie est 'Catherine Flora Marmion' (pour Francis en 1860) et 'Catherine Marmion' (pour Matthew en 1862). Qui est-elle? Il s'agit très probablement de Catherine, deuxième épouse de Matthew, le frère de William. Mais notez ses prénoms – évidemment aussi populaires en Irlande qu'en France!]

Pour résumer les grandes lignes de ce « roman policier » non résolu :

L'imprimeur parisien Sébastien Cordier et sa seconde épouse, Catherine Claude, ont quatre enfants : Jean-Sébastien (1792), Marie-Anne (1803 ?), Philippe-Nicolas (1805) et Catherine-Flore (1814/15 ?). Sébastien meurt en 1832, laissant son entreprise d'imprimerie à son fils aîné Jean-Sébastien; à la mort de celui-là elle passe à son frère Philippe-Nicolas. Les filles de Sébastien, Marie-Anne et Catherine-Flore, s'installent à Dublin à la fin des années 1820 et y créent par la suite une entreprise de couture et de chapellerie. Marie-Anne épouse Donald Campbell à Dublin en 1830, et meurt à Paris en 1870 ; sa sœur Catherine-Flore épouse William Marmion en 1847 à Dublin, où elle meurt en 1894.

Nous avons essayé, sur la base des preuves dont nous disposions, d'explorer la vie des sœurs Cordier, y compris certaines des énigmes qui les entourent. Nous sommes conscients que, à l'occasion, nos conclusions ont dû être provisoires et qu'un certain mystère entoure encore ces questions importantes :

- En quelle année est née Catherine-Flore/Herminie ?
- Pourquoi elle et sa sœur ont-elles quitté Paris pour Dublin ?
- Pourquoi Catherine-Flore est-elle devenue Herminie ?

Peut-être quelqu'un, quelque part, trouvera-t-il les réponses définitives?

Sources

- Dom Yves Chaussy OSB: « *L'Ascendance Lorraine de Dom Columba* » dans *La Voix de Notre Dame de Verdun* Janvier-Mars 1959
- Dom Raymond Thibaut OSB: *Columba Marmion – Un maître de la Vie Spirituelle*
- Dom Mark Tierney OSB: *Biographie du Bienheureux Columba Marmion*
- Registres civils et religieux irlandais (site Web du gouvernement irlandais) : www.irishgenealogy.ie
- Bibliothèque nationale d'Irlande (nombreux actes de baptême et d'état civil) : www.nli.ie
- Archives de Paris / Archives de la Seine
- Annuaire de Dublin 1826-1870